



# CÉLESTE RICHARD-ZIMMERMANN

# *CAVE CANEM*

**Exposition du 6 janvier au 13 février 2021**

**Rencontre avec l'artiste les 9, 13 et 16 janvier 2021 à 14h30 et 16h**

Galerie RDV - 16 allée du Commandant Charcot - Nantes



# LA GALERIE RDV

## Espace d'art contemporain

Créée en 2007 par l'artiste plasticien Jean-François Courtilat, l'association RDV se consacre à la création contemporaine, proposant un espace de découvertes et d'échanges pour les artistes et les publics. RDV fait suite à la Galerie Ipso Facto, basée à Nantes de 1997 à 2007 et lieu important pour la création et les plasticiens.

La galerie accueille en moyenne sept expositions annuelles et en organise deux ou trois en dehors de ses murs. Toutes sont des projets inédits. La création contemporaine se distingue aujourd'hui pour sa pluralité de médium : photographie, peinture, sculpture, vidéo, performance... Et c'est en fonction de cette richesse que la programmation de RDV se construit, n'excluant aucune expression plastique et proposant ainsi une programmation généreuse et sans cesse renouvelée. Chaque exposition est une carte blanche pour un plasticien, invité pour son travail artistique avec une totale liberté de production.

RDV, c'est un lieu non pas commercial mais un espace expérimental pour les différents acteurs de la scène des arts plastiques. Un lieu pour accueillir le public, l'informer et lui montrer la richesse et le dynamisme de l'art contemporain.

La galerie RDV a pour objectif de rendre l'art contemporain accessible au plus grand nombre. Ainsi, l'entrée est libre et une médiation est proposée aux visiteurs pour chaque exposition. RDV propose également des visites commentées gratuites pour les groupes et scolaires.

Informations & prise de rendez-vous :  
**[info.galerierdv@gmail.com](mailto:info.galerierdv@gmail.com)**

---

Visuel : Vue de l'exposition *Pollen Vendredi*, Alexandre Meyrat Le Coz et Arthur Gillet, 2019.



# **CAVE CANEM**

## **À propos de l'exposition**

Pour sa deuxième exposition à la galerie RDV, Céleste Richard Zimmermann invente un jeu de faux-semblants. « CAVE CANEM », du latin « Attention au chien » sonne l'alerte au spectateur. Un ensemble de sculptures et bas-reliefs en polystyrène taillés selon les techniques de décor racontent une histoire actuelle teintée d'un passé trouble, ambiguë et dénuée de morale manichéenne. A la façon des frises antiques et des gigantomachies, les bas-reliefs imagent des combats épiques et pourtant familiaux.

Sculptée dans la masse, la figure du chien s'enlace à celle de l'homme pour incarner le mythe de « chien du pouvoir ». La meute est-elle une émeute ? Comme son étymologie le suggère, elle est animale et humaine à la fois. Toutefois, le regard ne sait s'il assiste à une insurrection ou à une chasse.

Ces carcasses de CRS, formes archétypales de la force ou de l'oppression sont façonnées d'un matériau pauvre et fragile. Elles interrogent les figures de l'autorité qui dès lors n'incarnent qu'un mirage, une esthétique de la ruine.

Des cocktails Molotov factices célèbrent ce constat à la façon de vraies bougies et pourraient embraser le bûcher symbole d'un feu nouveau. Enfin les plaques martyrs sur lesquelles se déroulent ces scènes nous interrogent sur la valeur de ce matériau. Les martyrs (plaque servant à protéger le plan de travail à l'atelier) semblent avoir toujours le rôle de matière à sacrifier.

Tout est prétexte à questionner la force ou la faiblesse d'un pouvoir qui a besoin de la brutalité répressive pour se maintenir.

De la bataille historique à l'émeute bouffonne, des héros antiques aux « Chiens de l'état », du marbre blanc au décor de polystyrène, rien n'est tout à fait ce qu'il semble être ; et de ce décalage naît un questionnement sur les sources de l'autorité, de la légitimité et du renversement.

# À propos de l'exposition

## « RIOT DOGS »

### Texte de Rémi Baert sur l'exposition *CAVE CANEM* à la Galerie RDV

Prise en décembre 2019 à Santiago lors des protestations contre le gouvernement chilien, une photographie de presse montre une personne portant un bouclier de fortune à l'effigie de celui que les manifestant.e.s ont baptisé *Negro Matapacos*, le « noir tueur de flics ». Cette représentation du chien noir au foulard rouge est légendée « *SANTO PATRONO DE LAS MANIFESTACIONES* » témoignant de sa sanctification depuis sa participation aux mobilisations des étudiant.e.s en 2011 pour une éducation publique gratuite et de qualité. Véritable icône, le Negro Matapacos, mort en 2017, n'a rien à envier au Che ou au poing levé : comptes sur les réseaux sociaux où il est présenté comme « révolutionnaire authentique [...] ami du peuple et le pire cauchemar de la police », documentaires, clips de musique à sa gloire, statues, tatouages, graffitis, tee-shirts, etc. Aux dires des manifestant.e.s, ces images ont une fonction apotropaïque, protégeant contre les violences policières. De même, le chien apparaît en épisode<sup>1</sup> sur les boucliers (*hoplon*) des guerrier.e.s peint.e.s sur les vases grecs antiques, probablement en signe de ténacité et de courage, ou encore haletant, en armoiries, dans un bas-relief de Céleste Richard Zimmermann.

En dépit des nuées de lacrymo, des barricades incendiées, des jets d'eau et des fumigènes, le Negro Matapacos ne se trompe jamais de camp, attaquant les *carabineros* et défendant les opprimé.e.s. Il n'est pas un pion, à en croire les manifestant.e.s, et marche avec elles.eux se joignant de fait à leur cause, au point de voir en lui un étudiant réincarné. Elles.ils louent la fidélité et la bravoure de cet allié, leader désormais érigé en symbole de la résistance. Le phénomène des *riot dogs* éclot dans d'autres contextes géographiques et politiques avec souvent pour dénominateur commun des villes où les chiens errants font partie du paysage urbain. De la révolte dans les rues d'Athènes contre le plan d'austérité émerge la figure de Loukanikos élu par le *Time Magazine* parmi ses personnalités de l'année 2011. Plus récemment, des stickers d'un Negro Matapacos resquillant tapissaient les couloirs du métro new-yorkais en réaction à la hausse tarifaire et au lynchage par des policiers d'un jeune Africain-Américain. Ces exemples attestent de la circulation des symboles et de la réappropriation de pratiques au nom de revendications très similaires. Les histoires de *riot dogs* sont irrésistibles pour les médias et le public qui contribuent eux-mêmes à leur construction et à leur permanence. En suscitant l'empathie et l'adhésion, cette tactique a le mérite de contrer les discours de criminalisation des mouvements contestataires de la part des gouvernements et des médias. Revendiquer une promiscuité avec les chiens errants, voire une forme d'identification, revient, pour celles et ceux qui vivent dans la rue ou y descendent, à exposer la précarité, la vulnérabilité, qu'ils.elles ont en partage, la violence institutionnelle à laquelle elles.ils sont en proie. C'est exprimer depuis une position subalterne le sentiment d'être traité.e.s comme des nuisibles, des parias. Dans un pays aussi inégalitaire que le Chili, c'est également signifier la ségrégation sociale jusque dans la discrimination entre les chiens domestiques ou de race des quartiers riches qui ont une maison et de la nourriture et les *quiltros*, ces chiens des rues sans race définie auxquels ces mêmes quartiers sont indifférents. De semblables distinctions existent dans la Grèce antique entre les chiens de l'*oikos*, dont le plus connu est certainement Argos qui reconnaît immédiatement son maître Ulysse de retour à Ithaque après vingt ans d'absence, les chiens errants impurs car charognards et les chiens sacrés associés à des rituels de purification.

Céleste Richard Zimmermann emprunte le titre de sa première exposition personnelle *CAVE CANEM* à l'inscription sur le seuil de la Maison du Poète Tragique dont le pavement en mosaïque représente un chien noir enchaîné gardant symboliquement cette *domus* pompéienne. « Attention au chien » : une mise en garde que l'on trouve encore sur des panneaux à l'entrée des propriétés pour signaler la présence bien réelle d'un chien et dissuader d'éventuels intrus.

<sup>1</sup> Motif ornemental sur un bouclier

L'emploi du chien pour protéger un territoire des indésirables est abordé dans le projet *From Dogs to Gods* (2016-2019) où l'artiste accompagne les membres de la Ryders Alley Trencher-fed Society (R.A.T.S.) se réunissant avec leurs ratiers pour chasser les rats considérés comme de la vermine. Salué par les autorités, ce quadrillage de New York permet en outre d'établir une cartographie des populations de rats.

L'attrait esthétique est une constante dans la recherche de Céleste Richard Zimmermann. Il est ici exercé par ces bas-reliefs sculptés dans des plaques martyres en polystyrène pour une illusion plutôt bon marché et grossière du plâtre ou de la pierre. Une technique que l'artiste tire de son expérience dans l'industrie du décor de spectacle. Par le traitement des volumes en facettes, par le schématisme et la synthèse des formes, par le jeu des courbes et des lignes droites, les œuvres entretiennent aussi une proximité avec la sculpture de l'entre-deux-guerres : les bas-reliefs en plâtre de Jacques Lipchitz (1891-1973) ou encore ceux de l'Art déco, lui-même inspiré, entre autres, de l'art égyptien. Face au bas-relief monumental occupant un mur de la galerie, un ensemble de fragments rejoue la scénographie des musées archéologiques suggérant une historicisation des événements, une mise en récit, certainement lacunaire, probablement aussi fragile et provisoire que le matériau.

Suivant une démarche transhistorique et éminemment actuelle, Céleste Richard Zimmermann procède à un assemblage stylistique et iconographique qui semble autant puiser dans la sculpture archaïque que dans les cartoons, dans les masques grotesques du Moyen Âge comme dans la sculpture vénitienne de la fin du XVe siècle. Les mêlées taillées par Céleste Richard Zimmermann font de la confusion le lieu de tous les opportunités et de toutes les spéculations. Dans le corps-à-corps, les protagonistes bondissent et mordent des corps carapaçonnés jusqu'aux visières masquant les visages. Doit-on celles-ci, apparues tardivement dans le processus de création, aux débats récents autour de la loi de « sécurité globale » et de son article 24 pénalisant la diffusion malveillante d'images des forces de l'ordre ? Ailleurs, un chien justicier prend part à la bastonnade tandis que d'autres menacent de leurs crocs à nu.

Mais comment dépasser l'exercice de ventriloquie qu'est l'anthropomorphisme ? Donna Haraway apporte une réponse en proposant « de prendre au sérieux les rapports entre les chiens et les humains », alors nous pourrions apprendre « une éthique et une politique dévouées à la prolifération des « relations de partenaires » [*significant otherness*] »<sup>2</sup>. Plus loin, l'autrice poursuit : « [a]ujourd'hui, ce sont les animaux qui, à travers les récits saturés d'idéologie que nous en faisons, nous « interpellent » pour demander des comptes quant aux régimes dans lesquels eux comme nous devons vivre ». Insistant sur la cohabitation, la coévolution et la co-constitution entre espèces compagnes, Donna Haraway rappelle combien les chiens sont impliqués dans des histoires violentes. Son *Manifeste des espèces compagnes*, voulu comme une « déclaration de parenté », résonne avec le roman autobiographique de Romain Gary, *Chien Blanc*<sup>3</sup>. Dans la familiarité avec « ce chien historique », appartenant à la longue lignée de chiens dressés pour traquer les esclaves en fuite puis contre les manifestants, Romain Gary décèle un lien fraternel ainsi qu'un pan de l'histoire américaine.

Des fûts cannelés sont installés dans l'espace d'exposition faisant office de présentoirs comme dans les cornes des grands magasins. Ils mettent en valeur la préciosité de ces cocktails Molotov, entre pièces uniques et objets standardisés. Déjà en 2017 l'artiste moulait en chocolat des Engins de Conflits Improvisés (E.C.I.) misant sur l'effet de surprise sur lequel reposent ces armes d'attaque. L'arsenal répressif ne serait être complet sans les matraques, étalées comme les cocktails Molotov dans une sorte de disponibilité. Ces armes dites non létales selon la rhétorique euphémique du maintien de l'ordre, cause pourtant de mutilations et de morts avérées, quand elles ne sont pas un instrument de viol. En polystyrène et pour certaines peintes et résinées afin de leur donner une apparence marbrée, elles sont disposées de manière à évoquer un bûcher dont les braises couvent dans l'attente d'un embrasement déjà entamé sur les bas-reliefs. Cet amas renvoie aussi aux os sur lesquels les coups de tonfa pleuvent gratuitement et démesurément lorsqu'il s'agit de « frapper dans le tas ».

Rémi Baert, janvier 2021.

<sup>2</sup> Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes. Chiens, humains et autres partenaires*, Paris, Climats, 2018.

<sup>3</sup> Romain Gary, *Chien Blanc*, Paris, Gallimard, 1970.



# Céleste RICHARD-ZIMMERMANN

Céleste Richard Zimmermann a obtenu son DNSEP à l'École des Beaux Arts de Nantes avec les félicitations du jury en 2017.

Elle développe entre autre une pratique de peinture, de sculpture et d'installation ; ses médiums sont variés et changent en fonction de l'idée ou du constat qu'elle souhaite exprimer. Au plus souvent, ils résultent d'une démarche de l'ordre du détournement et de la réappropriation.

Ses voyages sont source d'inspiration, elle rencontre, repère des faits divers, sociaux ou historiques qu'elle rapporte ensuite à son atelier. En 2017, lors d'un road trip aux Etats-Unis, elle développe le projet « R.A.T.S » qu'elle compte poursuivre au Cambodge. Pendant ce même voyage elle s'intéressera aux Natives Américains et créera les installations « Indian Dreaming » et « MAKE CORN BLUE AGAIN » .

Récemment après un voyage en Grèce, elle prépare l'exposition « CAVE CANEM » qui se tiendra à la galerie RDV à Nantes. Elle a participé à plusieurs expositions collectives et personnelles dont «Polder II» à Glassbox (Paris - 2018), «Biennale de la jeune création» (Mulhouse - 2018), «Le coeur des collectionneurs ne cesse jamais de battre» à L'Atelier (Nantes - 2018) et « MAKE CORN BLUE AGAIN » à la galerie RDV (Nantes 2019) .

Céleste Richard Zimmermann questionne la culture populaire, la culture du quotidien, la culture des images en s'appropriant ses codes, mythes et croyances au travers de la sculpture, la peinture, ou encore de l'installation. Certaines de ces réalités esthétiques l'intéressent tout particulièrement comme le grotesque et l'excès. Ce sujet met en exergue une humanité perpétuellement actrice dans des rapports de force et de contradiction. De ces formes émergent des images renversées, métamorphosées ou rapidement anthropomorphisme et animalité apparaissent. Elles sont parfois cristallisées dans des figures animales au caractère ambigu comme le porc ou le rat, qui sont le vecteur dans certaines sociétés d'un malaise social. Ses propositions jouent avec la notion d'entre-voir, dans un entre deux d'images latentes, entre horreur et divertissement.

Règne une atmosphère de confusion, tiraillée entre tragique et comique. Un espace ambivalent où la frontière entre l'acceptable et l'intolérable semble brouillée, dissimulée sous un rire léger.

---

Visuel : « Rusty Blue », 2017, néons, plexiglas bleu, métal, auge, 200 x 100 x 80 cm

# « MANGER LES GRILLOTS AVEC LE TAC-TAC »

## Texte de Rémy Baert sur l'exposition *MAKE CORN BLUE AGAIN*

Par le bruit qui signale sa transformation une fois le grain de maïs soumis à une température d'environ 180 degrés, le pop-corn est appelé tac-tac en français cadien. De même, les grillots désignent les grains qui ont été grillés sans éclater, ceux sur lesquels on redoute de tomber lorsque l'on porte aveuglément une poignée de pop-corn à la bouche au risque de s'y casser les dents... De façon imagée, l'expression « manger les grillots avec le tac-tac » signifie donc considérer les choses comme elles sont, en prenant le bon et le mauvais. La démarche de Céleste Richard Zimmermann consiste justement à saisir, sans manichéisme toutefois, la polysémie et le polymorphisme des objets, images et situations. *MAKE CORN BLUE AGAIN*, première exposition personnelle de l'artiste, en est une fois de plus la démonstration. Le format d'exposition « flash » proposé par la Galerie RDV est en adéquation avec cette installation qui fait événement, moment presque aussi fugace qu'une fête, une kermesse avec son lot d'excès.

Dans notre imaginaire collectif, le pop-corn est associé au cinéma. L'indispensable de la séance à grignoter par cornet ou même par seau pour certains, source de mécontentement pour d'autres en raison de la pollution sonore que sa consommation suscite. Preuve en est du lien entretenu par cette friandise avec le grand écran, les recettes disponibles sur internet pour réussir son pop-corn maison « façon » cinéma. Les travaux de Céleste Richard Zimmermann sont nourris d'une approche anthropologique et sociologique, d'une documentation sur le terrain.

Ainsi l'artiste découvre lors d'un roadtrip aux États-Unis, il y a trois ans, un autre usage du grain de maïs - le maïs bleu plus précisément - dans certaines communautés amérindiennes. Parmi elles, les Indiens Pueblos qui utilisent le maïs bleu lors de cérémonies. Du rituel consumériste occidental aux rites sacrés amérindiens, le tour de force de l'installation revient à faire coexister symboliquement deux réalités qui ont pour dénominateur commun le grain de maïs. Les pratiques culinaires sont d'ailleurs chez Céleste Richard Zimmermann un angle privilégié pour engager une réflexion sur des faits et problématiques de société, à l'image de son projet *The Potential Space* (2016) articulé autour du barbecue ou de son œuvre *Kebabselitz* (2017).

Le tapis rouge dès l'entrée et l'odeur qui embaume l'espace de la galerie restituent l'atmosphère d'un hall de cinéma. L'installation convoque en ce sens une expérience familière, vulgaire au sens étymologique du terme, c'est-à-dire « qui concerne la foule », « générale », « ordinaire, commune, banale ». Suivant un processus d'appropriation et de détournement des objets, les huit auges alignées à la même hauteur contre un des murs de la galerie sont transformées en machines et distributeurs à pop-corn. La thématique du carnavalesque, chère à l'artiste, se retrouve alors appliquée aux objets. Ce renversement, cette subversion de et par l'objet, conduit à une transgression en plaçant le mangeur de pop-corn en position de bête.



La gadgétisation de ces auges par l'ajout d'une lumière bleue qui émane de façon presque aussi racoleuse que la devanture du sex-shop voisin caractérise une esthétique camp, c'est-à-dire un mauvais goût assumé car significatif. La mobilisation d'un registre du magasin de farces et attrapes et l'expérience de l'artiste dans le milieu de la création événementielle et du spectacle sont prégnantes dans d'autres installations. Avec sa guirlande lumineuse rouge sang et sa boule à facettes, le *Celestial Grill* (2014-2016) fait la part belle à la « barbaque ». Quant aux néons de *Rusty Blue* (2017), ils métamorphosent une auge en cabine UV, en cercueil ou en objet futuriste. Le contraste entre une certaine durabilité des matériaux et le caractère périssable, altérable du pop-corn est un autre trait du travail de Céleste Richard Zimmermann. Le ronronnement et le crépitement des auges réveillent les appétits et annoncent, peut-être, les réjouissances...

Le titre de l'exposition - *MAKE CORN BLUE AGAIN* - se prête à plusieurs lectures. Il est d'abord la formule prononcée par l'insatiable, la demande d'un « encore plus » qui est aussi un « toujours trop ». La gourmandise, davantage encore la glotonnerie érige le pop-corn en un péché que symbolise le porc, animal présent dans le bestiaire de Céleste Richard Zimmermann connotant entre autres la souillure. Le pop-corn écrasé et incrusté dans la moquette constitue à ce titre les vestiges du festin. Ces machines vomissant elles-mêmes ce pop-corn aussi aérien que bourratif provoquent une sorte de dégoût. On partage un même récipient dans lequel on se sert directement avec les mains, en somme du prêt-à-manger en libre service : cette profusion en devient grotesque. Le caractère sériel de l'installation ne manque pas de faire écho aux scandales et préoccupations liés à l'élevage intensif, en batterie. Le nourrissage ayant des répercussions évidentes sur notre propre alimentation.



L'opacité des auges dérobe à notre vue la transformation du maïs donnant par là à réfléchir sur ce que nous ingurgitons. La « magie » d'un processus pouvant se révéler autant bénéfique que maléfique ! Plus de 80% du maïs cultivé aux États-Unis est transgénique, un autre exemple de manipulation rimant cette fois clairement avec poison. De façon surprenante, le pop-corn semble également pris entre junk-food et healthy food. Le titre suggère dans un second temps l'impossible retour au bleu du maïs de départ, et ce, en dépit de la lumière bleutée qui n'est qu'un halo artificiel en guise d'ersatz à une sacralité désormais perdue. *MAKE CORN BLUE AGAIN* résonne enfin comme un contre-pied au « Make America Great Again » de Donald Trump, mot d'ordre qui signe une politique protectionniste, raciste, qui n'hésite

pas à la confiscation et à l'exploitation des terres des Amérindiens au nom d'intérêts économiques. N'est-ce pas ce même 45e président des États-Unis qui surnommait encore récemment une de ses adversaires politiques « Pocahontas » et cela devant d'anciens combattants navajos ?

Du tapis rouge au tapis vert des tables de jeux, l'installation *Indian Dreaming - Smoking Area*, réalisée en 2017, repose déjà sur une mécanique faussement ludique. En effet, une boucle vidéo défilant sur trois moniteurs présente des combinaisons toujours perdantes d'images archétypales du grand Ouest américain : la roulotte, le cow-boy, l'attrape-rêves, le totem, le tipi, le shérif... Sous couvert d'un aspect festif, *MAKE CORN BLUE AGAIN* parvient à générer son propre malaise en mettant à profit un tandem bien huilé entre industrie du divertissement et industrie agroalimentaire. Enrobé d'une musique épique et entraînante, l'avant-programme projeté au-dessus des auges se veut un préambule à la consommation vorace des images autant qu'une invitation au passage en caisse.

Ce montage de spots publicitaires créé par Céleste Richard Zimmermann met en jeu les stéréotypes de l'indianité, en particulier à travers l'opposition sauvages/ civilisés. Ainsi dans une réclame de la compagnie Borden Dairy, le « blanc » ne semble pouvoir faire face à l'hostilité d'un « indien » armé d'une hache qu'en dégainant à son tour un bâtonnet de glace censé l'adoucir et le rendre souriant. Sur un mode cartoonnesque, la boisson Kool-Aid se voit également servir de substitut au calumet en permettant à une troupe de cavaliers d'échapper à une défaite face aux Indiens. On reconnaîtra aussi *Iron Eyes Cody* dans une campagne de *Keep America Beautiful* datant de 1971. Plébiscité par Hollywood pour jouer les rôles d'Amérindiens, l'acteur y incarne un sage versant sa larme en voyant la pollution détruire l'environnement.

Du grain de maïs à l'archétype de l'Indien, l'exposition *MAKE CORN BLUE AGAIN* donne à voir et à goûter une culture mainstream qui aspire, souffle et explose autant les images qu'une céréale. D'une culture pop à une popped culture (culture éclatée) et vice versa.

Rémi BAERT

---

Visuels : Vues de l'exposition de Céleste Richard Zimmermann, *MAKE CORN BLUE AGAIN* (2019, galerie RDV) © Greg Brehin



## RDV – Espace d'art contemporain

### ADRESSE

16, Allée du Commandant Charcot  
44000 NANTES

### ACCÈS

Tramway ligne 1, arrêt Duchesse Anne  
ou Gare SNCF Nord  
Busway ligne 4, arrêt Duchesse Anne

### HORAIRES D'OUVERTURE

Du mercredi au samedi (hors jours fériés)  
De 14h à 19h  
Sur rendez-vous en dehors de ces horaires

Entrée libre et gratuite  
Lieu accessible PMR

### Visites commentées gratuites

Réservation : [info.galerierdv@gmail.com](mailto:info.galerierdv@gmail.com)

### CONTACT PRESSE

Mya Finbow  
[coordination.rdv@gmail.com](mailto:coordination.rdv@gmail.com)  
02 40 69 62 35



RDV reçoit le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication - DRAC des Pays de Loire, du Conseil Régional des Pays de la Loire, du Conseil Départemental de Loire-Atlantique et de la Ville de Nantes.